

The background of the entire image is a microscopic view of plant cells, showing a complex network of cell walls. A thick, solid black diagonal band runs from the top-left towards the bottom-right, partially obscuring the cell structure. The text is printed in a bright yellow-green color on this black band.

**COLIN NIEL**  
**CE QUI RESTE  
EN FORÊT**

ROUERGUE  
**noir**

## Présentation

Un homme a disparu. Aux abords de la station scientifique de Japigny, en pleine forêt amazonienne, les équipes de la gendarmerie sont à sa recherche. Le temps presse. Dans ce milieu hostile, la survie d'un homme seul est une question d'heures. Guidés par des coups réguliers portés sur un arbre, technique de survie enseignée à tout nouvel arrivant, les gendarmes ont la stupeur de découvrir un cadavre. Un cadavre en pleine forêt, dont le légiste ne va pas tarder à découvrir qu'il a les poumons remplis d'eau. Qui a noyé Serge Feuerstein ? Pourquoi avoir traîné son corps jusqu'à ce gouffre dissimulé dans les arbres ? Et qui a guidé les gendarmes jusque-là ? Les orpailleurs dont le chantier clandestin est installé non loin se sont-ils attaqués au chercheur ? La découverte énigmatique en Guyane d'une dépouille d'albatros, oiseau des terres australes, a-t-elle un lien avec la mort du naturaliste ? Le capitaine Anato et le lieutenant Vacaresse sont confrontés à un faisceau d'éléments contradictoires et une nouvelle tragédie ne va pas tarder à compliquer davantage leurs investigations. Sous le choc de la révélation de l'existence d'un frère inconnu, Anato est plus que jamais déchiré entre les conflits d'ordre personnel et les turbulences d'une enquête qui répand le chaos.

Colin Niel signe un roman prenant, tendu de fausses pistes, dans lequel l'intrigue policière croise le récit d'aventure sur l'un des derniers territoires vierges de la planète.

## **Colin Niel**

Ingénieur en environnement, spécialisé dans la préservation de la biodiversité, Colin Niel a travaillé en Guyane durant plusieurs années. Il est l'auteur d'un roman remarqué paru en 2012 aux Éditions du Rouergue, *Les Hamacs de carton*.

### **Du même auteur, chez le même éditeur**

*Les Hamacs de carton*, 2012

*Obia*, 2015

© Graphisme de couverture : Odile Chambaut  
Image de couverture : © Plainpicture/Baertels  
Cartes : © Pierre Joubert, avec l'aimable autorisation de l'auteur

© Éditions du Rouergue, 2013  
ISBN : 978-2-8126-0606-9  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Colin Niel

# CE QUI RESTE EN FORÊT

roman

ROUERGUE  
**noir**

### **Avertissement**

Ce livre est une œuvre de fiction : il ne prétend à aucune exactitude ni valeur scientifique. Les personnages sont tous inventés.

La station scientifique de Japigny est elle aussi imaginaire, quoiqu'inspirée du camp CNRS de saut Pararé sur la rivière Arataï, réserve naturelle des Nouragues.

Le lecteur trouvera en fin de roman un glossaire des termes employés, signalés dans le texte par un astérisque lors de leur première occurrence.

## Prologue

*Sophie Legarrec claque la porte de son Opel face à une plage grise, balayée par un vent qui fait crisser les palmes des cocotiers et vient vriller ses boucles rousses. Au loin, entre les îlets de Rémire, un soleil pâle émerge doucement de l'horizon. La jeune femme regarde sa montre : six heures trente-cinq. Elle fait les cent pas sur le parking désert, relit pour la énième fois le panneau de sensibilisation à l'environnement : Opération nature propre, en trois langues. Français, créole, nenge tongo\*. Sous l'enseigne se décompose un tas de déchets. Sophie soupire.*

*Le nouveau a du retard, il commence mal. Elle avait pourtant insisté pour débiter la patrouille tortues aux aurores. Les traces laissées par ces reptiles marins venus pondre pendant la nuit s'effacent vite, il ne faut pas traîner pour en faire l'inventaire. Elle tente de se souvenir de sa première fois, de sa propre initiation. C'était il y a trois ans, et rien n'aurait pu la mettre en retard. Aujourd'hui, elle fait partie des anciennes de l'association, elle a acquis une bonne connaissance des différentes espèces. Tortues vertes, luths ou olivâtres lui sont devenues familières. Les comptages matinaux, une routine. Rien de tel qu'une virée face à l'océan avant de rejoindre son bureau. Au sein d'une organisation agricole, elle assiste les exploitants dans leurs démarches administratives. Moins passionnant que son passe-temps de naturaliste, mais plus lucratif.*

*Une Clio en ruine arrive enfin, se gare dans un nuage de gaz d'échappement. L'apprenti en sort avec un sourire embarrassé. Tongs, pantalon africain informe, tee-shirt trop grand, dreadlocks embryonnaires de Blanc. Aucune allure. Il hésite un instant à lui faire la bise, présente finalement la main.*

*– Aurélien.*

*– Sophie.*

*Il la détaille de la tête aux pieds, sans doute avec une sorte d'admiration pour la métropolitaine installée depuis sept ans dans cette Guyane qu'il découvre à peine. D'attirance aussi, pour ces épaules piquées de grains de beauté, cette poitrine volumineuse qui pointe sous le débardeur, cette moue assurée.*

*Peut-il sentir l'odeur de sexe qu'elle a l'impression d'empester à cent mètres à la ronde ? Sophie se tient à l'écart, inconsciemment, le parfum charnel est tenace. Chez elle dort encore son partenaire du moment, un moniteur de parachutisme, rencontré quinze jours plus tôt lors d'une soirée trop arrosée. Le genre jet-set cayennais. Habile au lit, indéniablement, mais sans intérêt le reste du temps : elle sait déjà que l'aventure touche à sa fin. L'histoire se répète, à croire qu'elle ne dénichera jamais celui qui parviendra à lui faire imaginer un avenir à deux. Parfois, elle se dit que ce n'est pas en Guyane qu'elle le trouvera, que si elle ne veut pas finir célibataire à vie, il lui faudra rentrer dans l'Hexagone. Une perspective qui ne la réjouit pas vraiment. Elle a déjà tant investi d'elle-même ici. Elle aimerait pouvoir rester, construire quelque chose. Ne pas être que de passage comme la plupart des métros.*

*Il y a pourtant eu un homme qui sortait du lot. André. Un Ndjuka \*, vraiment différent de ses autres amants. Des yeux uniques au monde, quelque part entre le jaune et le marron, qui éclataient entre ses paupières noires et la mettaient à genoux dès qu'ils se posaient sur elle. Sur une de ses pupilles détonait même une tache plus sombre, incommode. Une sorte de troisième œil pour mieux la transpercer. À ses côtés, Sophie se sentait plus forte, grandie. Il avait ce mélange de calme et de puissance propre à l'envoûter. Oui, avec lui, sans aucun doute, elle se serait bien vue rester un moment. Le souci, c'est qu'elle ne peut y penser qu'au passé : André Anato*

*est incapable de se fixer. Torturé par ses vieux démons, par ses origines ndjukas avec lesquelles il se débat, il est insaisissable, glisse entre les doigts. Lui aussi, comme Sophie aujourd'hui, se contente d'enchaîner les aventures, courant après elle ne sait quelle chimère. Résultat : ils ne se sont pas vus depuis plusieurs mois, et elle n'a plus l'intention de le relancer. Peut-être la recontactera-t-il un jour, réalisant soudain qu'il passe à côté de la femme de sa vie.*

*Ne rêve pas trop, ma chérie ! se raisonne-t-elle, de retour à sa plage et à son jeune apprenti.*

*– Bon, c'est parti.*

*Ils s'avancent sur le sable humide, traversent les végétaux qui rampent sur le haut du talus. Les vagues brunes glissent sur la rive, dessinant à chaque retour une ligne noire de débris organiques. Le regard à moitié dehors, quelques poissons agitent leur corps dans l'écume vaseuse. Sophie aime cet endroit sauvage, brut, loin des plages de carte postale de la proche Caraïbe. Ici l'océan s'exprime dans toute sa démesure. La mer charrie par milliers de tonnes les limons de l'Amazone, le fleuve géant qui crache ses eaux quelques centaines de kilomètres à l'est.*

*– En voilà un, annonce-t-elle enfin.*

*Devant eux, comme un éclat d'obus : un amas de sable retourné en tous sens. Une ponte de tortue, pas de doute possible. La rousse sort son mètre, mesure le site. Un mètre cinquante. Pas mal ! se dit-elle en pestant contre la tige rouillée qui refuse de rentrer dans son boîtier. Elle range l'outil dans sa poche, se redresse pour observer l'ensemble du nid. Les traces viennent et repartent vers l'océan, symétriques, parcourues par un sillon profond.*

*– C'est une luth ?*

*Évidemment.*

*– Une grosse, complète-t-elle pour débiter l'initiation du pseudo-rasta. Elle est arrivée par là. Elle a commencé à déblayer par ici, s'est déplacée vers ce point. Puis elle a creusé. Elle a pondu, rebouché le trou, brouillé les pistes en projetant du sable partout et elle a rampé vers l'eau par cette trace. Prends une photo.*

*Aurélien tourne sans précaution autour du nid, l'immortalise sous tous les angles. Il dégage une odeur âcre de spray*



*antimoustique. Il transporte son appareil et ses fiches d'identification dans une banane en bandoulière qui lui donne une allure d'adolescent. Sophie essaye d'imaginer combien de temps la femelle a arpenté les lieux pour y déposer sa précieuse progéniture. Une demi-heure ? Une heure ? Combien d'œufs a-t-elle pondus ? Mais surtout, combien de ses petits parviendront à survivre aux prédateurs jusqu'à l'âge adulte ?*

*– Tu as compris à quoi ça ressemble ?*

*– Pas de souci. Traces symétriques et larges, nid comme un champ de mines, égalent tortue luth.*

*Il a retenu la leçon, c'est déjà ça. Sophie retire sa tong, enfonce le talon dans le sable et marque l'endroit d'une grande croix.*

*Ils se remettent en marche sur la plage, quasi déserte. Un unique restaurant donne sur la mer. Des chaises de jardin, les pieds fichés dans le sol, reposent autour d'une table bricolée. À côté d'un mur de béton, quatre catamarans, les mâts dressés vers le ciel sur lesquels claquent des drisses agitées. Ils croisent une joggeuse, tennis colorées aux pieds, le souffle court, tête baissée. Elle mouille son débardeur de transpiration. Sophie la salue, sans réponse de sa part.*

*– C'est une frégate, là-haut ? interroge le rasta.*

*– Oui, une femelle.*

*L'oiseau fend les airs de ses ailes pointues.*

*Le nid suivant se fait attendre. La plage de Montjoly n'est pas le meilleur site de ponte de Guyane. Rien à voir avec celle des Hattes, à Awala-Yalimapo, l'un des plus importants au monde. Près de cinq mille luths par an.*

*– En voilà un autre. Une tortue olivâtre, cette fois. Mais elle n'est pas de cette nuit.*

*Sophie se baisse pour montrer à son apprenti les caractéristiques du nid, plus difficile à identifier. Une zone de sable remué, imprécise, discrète. Elle détaille le comportement de cette seconde espèce, moins massive. Mais le jeune homme ne répond pas. Elle se retourne et l'aperçoit à contre-jour, cinquante mètres plus loin, debout entre deux rochers qui émergent du sol.*

*– Eh !, tu m'écoutes ? crie-t-elle.*

*Silence. Elle se relève, pose une main en visière. Le rasta reste impassible, tête baissée. Il remue ses pieds, comme pour déplacer un objet à terre. L'horizon marron coupe son corps en deux. Elle marche finalement vers lui.*

*Et commence à distinguer une masse de plumes blanches.*

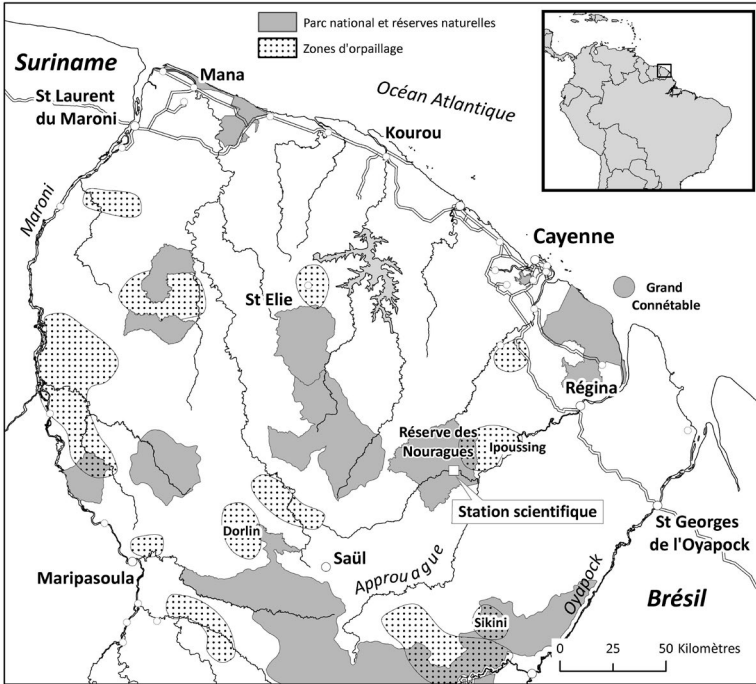
*– Et ça, c'est quoi ? demande-t-il.*

*Un cadavre d'oiseau, désarticulé.*

*Les vagues le font rouler sur le sable, poussent ses ailes pâles dans un flot chaotique. Armée d'un bâton, Sophie le tire hors de l'eau, l'étend sur la plage pour l'examiner. Une envergure impressionnante. Un bec long, épais, avec une tache orangée à son extrémité. Des cratères à la place des yeux, surplombés d'une ligne noire, comme si l'animal s'était maquillé.*

*– Un goéland ?*

*– Non. Pas un goéland. Je ne sais pas ce que c'est. Enfin, j'ai bien une idée. Mais je ne vois pas ce qu'un albatros ferait si près de l'équateur. Vraiment pas.*



## 1

– Z’êtes le... le patron ici ?

Si un parpaing avait été doté de parole, il aurait sans doute eu cette voix. Laborieuse. Aride. Minérale. Le capitaine André Anato sursauta, recula, main sur la bouche, jugea la silhouette camouflée contre le béton. Du haut de son mètre quatre-vingts, l’homme le dévisageait, les yeux perdus au milieu d’une face poussiéreuse, d’une masse de barbe floue et de cheveux agglomérés. Ses vêtements déchirés pendaient comme de longs poils verdâtres. Sous ses pieds crevassés, des chaussures artisanales, deux morceaux de pneu ligotés par des cordons crasseux. Le clochard tenait entre ses doigts noirs une bouteille en plastique percée d’un tube de stylo à bille, prêt à dégainer son caillou de crack. Une odeur sale suivait tous ses mouvements. Comment un homme pouvait-il atteindre un tel niveau de dégradation ?

Anecdotique vingt ans plus tôt, la toxicomanie se répandait comme une épidémie dans le département, cannabis, cocaïne et crack en tête. Chaque soir, une bande de junkies errait autour des camions-snack de la place des Palmistes, la main tendue. Merci pour votre contribution à notre projet d’autodestruction ! On les retrouvait à hanter les rues de Cayenne, hagards, beuglant leur dialecte d’un autre monde. D’un monde qui faisait peur, du monde de la précarité, de l’insécurité. Mais d’un monde qui gagnait du terrain.

Le gendarme et le mendiant se jaugèrent un instant. Le contraste était saisissant. Crâne et menton rasés de près, la stature haute, Anato prenait soin de son allure. Que veux-tu ? interrogea-t-il du regard. Je n'ai rien pour toi. Pourquoi ce toxicomane avait-il élu domicile à trois mètres de l'entrée de la caserne ?

Anato baissa la tête, se dirigea vers son véhicule, puis s'infiltra dans le trafic, vitres fermées, climatisation au maximum. Une atmosphère moite envahissait les artères de Cayenne. La saison sèche peinait à s'imposer, régulièrement interrompue par de puissantes averses. Il se gara bientôt, franchit la porte de sa cantine, un restaurant brésilien où se retrouvaient le midi nombre de fonctionnaires. Il saisit une assiette, la remplit de viande grillée, gratin de légumes, bananes frites et farofa\*, puis positionna le plat sur la balance, devant une jeune serveuse peroxydée. Il ajouta un jus de mombin\*, et paya avant de prendre place à table. Dans un coin de la pièce, un téléviseur ressassait les informations locales.

Monique débarqua quinze minutes plus tard, alors qu'il finissait son repas. Rayonnante, comme de coutume, un sourire aux lèvres qui débordait de son petit visage. Dans un porte-bébé amérindien en bandoulière dormait son nourrisson d'un mois.

– *Fa a e go* ! Salut tonton ! s'écria-t-elle en déposant une bise furtive sur la joue d'Anato. Désolée, Thélia terminait sa tétée.

Thélia, le prénom de l'enfant choisi par la jeune mère en souvenir d'une amie décédée<sup>1</sup>. Une triste histoire.

Anato et Monique, oncle et nièce éloignés, après une rencontre dans la douleur, avaient appris à se connaître, fini par construire une véritable complicité et pris l'habitude de déjeuner ensemble une fois par semaine. Quinze ans les séparaient mais chacun avait trouvé en l'autre l'appui qui lui manquait. Monique, la Ndjuka, aidait le capitaine à renouer avec ses origines, à se sentir à l'aise dans sa famille qu'il découvrait peu à peu, un an après son retour sur sa terre de naissance. Anato, lui, apportait à sa nièce le soutien que son père, la santé en déroute depuis ses soixante bougies, ne pouvait assurer. Il la poussait à reprendre ses études, un CAP petite enfance. Elle ne

---

<sup>1</sup> Voir *Les Hamacs de carton*.

pourrait pas éternellement se reposer sur le salaire d'un homme, si amoureux fût-il.

La jeune maman alla se servir, s'installa face à lui. Elle replaça le bébé dans sa couchette de coton. Sage comme une image, la petite métisse. Un entrelacs de tresses plaquées sur l'avant de son crâne dégageait le visage de Monique, fin, ravissant, éclairé par deux yeux en amande d'un noir profond. Elle avait encaissé la grosseur de manière impressionnante, pas une rondeur.

– Comment vas-tu ? s'enquit Anato.

– Tout bon. Thélia me réveille trois fois par nuit, mais je tiens le coup. Elle mange bien, elle grossit, c'est le plus important.

Des préoccupations étrangères au capitaine.

– J'ai une nouvelle à t'annoncer. Je m'installe chez mon chéri !

– Le militaire ?

Elle tchipa\*.

– Pfff... Non, lui c'est fini. Chez Guillaume.

Anato sourit. Tout paraissait toujours tellement simple avec Monique.

– Je suis content pour toi.

– Oui. Bon, après c'est ton tour, hein !

– Je crois que tu devras attendre un moment pour ça.

Elle grimaça, désolée de ne pas voir son oncle trouver l'âme sœur qu'elle-même rencontrait tous les deux mois. Anato n'aimait pas parler de lui, et encore moins de sa vie intime, qu'elle savait mouvementée.

– C'est bien samedi que tu fais la connaissance de ta grand-mère ?

– C'est ça, confirma Anato.

– Tu y vas, hein ? Tu ne te défiles pas !

Il acquiesça en fermant les yeux, l'air embarrassé. Elle montra toutes ses dents.

– Ne t'inquiète pas, je suis sûre que ça se passera bien.

– J'espère que tu as raison... Allez, mange.

Bavarde, Monique n'avait pas encore touché son assiette. Elle plongea sa fourchette dans les haricots rouges. Dans son coin de mur, le présentateur de RFO égrenait les dernières actualités.

– ... *La police reste toujours sans nouvelle du chauffard qui a fauché le jeune Rudy dans une rue peu fréquentée de Cayenne. Après un*

*mois de coma, nous apprenons que l'Haïtien de dix-sept ans vient de succomber à ses blessures...*

– Tu as entendu cette histoire, c'est horrible ! Le gars fonce sur lui, il le renverse et il ne s'arrête même pas. Je te jure, il y en a qui ont un vrai problème dans leur tête !

Monique raffolait des faits divers qui encombraient les médias. Un père et son fils fusillent un braqueur dans leur cuisine, un chasseur tire sur son voisin en le prenant pour un tatou, une femme décède en traversant la baie vitrée de son salon de coiffure, chaque semaine apportait son lot d'affaires sordides propres à alimenter les discussions du week-end. Un moyen de réaliser que le pire arrive souvent aux autres. La jeune mère dépeça son pilon de poulet sous l'œil bienveillant de son oncle.

*– ... Sur le terrain, les équipes entament leur deuxième jour de recherches, avec un mince espoir de retrouver le naturaliste perdu à proximité de la station scientifique de Japigny, à plus de cent kilomètres de Cayenne...*

– Et lui ? interrogea Monique. Tu crois qu'il est encore vivant ?

Disparu alors qu'il recensait des oiseaux, le chercheur n'avait pas donné signe de vie depuis quarante-huit heures. D'après ses collègues, il connaissait tous les secrets de la forêt, pouvait y survivre une semaine complète. Mais les gendarmes envisageaient déjà le pire. À ce stade des fouilles, les photos de la personne s'avéraient insuffisantes : si on le retrouvait mort, c'est à ses vêtements qu'on risquait de l'identifier. En vingt-quatre heures, un corps dans le sous-bois amazonien a gonflé comme un ballon, en quarante-huit il devient méconnaissable. Après soixante-douze heures, il n'en reste presque plus rien.

Au sol, l'équipe se composait de douze hommes, gendarmes, militaires, gardes de l'office des forêts, pour la plupart projetés sur site par hélicoptère. Le disparu était censé porter bottes, treillis et tee-shirt orange, autant de traces que l'on espérait trouver à terre, parmi les feuilles en décomposition, ou pendues à des branchages. On avait reconstitué sur carte son itinéraire probable, aux dires de

ses proches. Les agents parcouraient les environs pour la quatrième fois, balayant à chaque passage une bande plus large. On répertoriait aussi grottes, abris et anciennes mines, refuges de fortune qu'il aurait pu rejoindre pour dormir au sec. Mais, hors des secteurs fréquentés par les scientifiques, cette partie de la jungle isolée au cœur du département restait méconnue, la cartographie parcellaire.

Dans le même temps, le Puma des forces armées survolait la zone sans relâche, explorait avec méthode le couvert forestier, percé çà et là de trouées. Chablis\*, placers\* à l'abandon, savanes-roches\* et autres plaies dans le tissu végétal laissaient entrevoir la terre ferme, et potentiellement un indice de présence humaine. Peut-être le disparu avait-il allumé un feu dont on apercevrait la fumée s'échapper de la canopée\*. Il ne fallait exclure aucune option, l'hélicoptère ne quittait le ciel que pour remplir le réservoir.

Un dernier peloton, enfin, sillonnait le fleuve Approuague et ses affluents, dans l'espoir que l'ornithologue ait suivi une rivière qui aurait pu le mener vers la civilisation. Deux pirogues circulaient à la surface de l'eau, scrutant la végétation des berges où aurait pu s'accrocher un sac à dos, un morceau de tissu. Ou un corps charrié par le courant. À l'aval du fleuve était installé un campement touristique réputé. Rien à signaler ! avait déclaré sans hésitation le patron.

Treize heures. Deux gendarmes de la brigade de Régina et un militaire, chargés de fouiller un fond de vallée, s'accordèrent une pause. Depuis le matin ils pataugeaient dans une immense pino-tière\*, zone marécageuse où seuls poussent les palmiers les plus robustes. Un vrai bournier, profond d'un bon mètre. Pas la moindre trace de vie humaine, rien que de la terre et de la vase. La tenue noire de boue, des feuilles mortes jusqu'aux cheveux, ils s'installèrent sur un tronc, à sec.

– Merde, qu'est-ce qu'il serait venu foutre ici ?

– Tu sais, ces gars-là iraient n'importe où tant qu'il y a des piafs.

Et des oiseaux, ils en avaient croisé des dizaines. Colibris des sous-bois, caracaras\* des hautes branches ou aras en survol au-dessus des cimes, de quoi ravir n'importe quel naturaliste. Les trois



hommes ouvrirent leurs rations qu'ils engloutirent jusqu'à la dernière goutte d'huile. L'un d'eux s'éloigna quelques instants, urina au pied d'un arbre à l'agonie, étouffé par les membres ligneux d'un ficus étrangleur. Il lui tardait que la journée se termine, de rejoindre Régina. Une bourgade isolée au bord de l'Approuague, où il avait fait son trou, appris à parler brésilien et un peu créole.

Il perçut le bruit alors qu'il remontait sa braguette terreuse.

– Toc... Toc...

Un son lointain, à peine audible, qui peinait à parvenir jusqu'à lui.

– Toc... Toc... Toc...

Le gendarme tendit l'oreille. Un animal, un oiseau ? Non, les coups étaient trop réguliers. Une grenouille peut-être.

– Eh, les gars ! Venez voir par là.

Les collègues le rejoignirent. Le bruit se poursuivait telle la cadence imperturbable d'un métronome. Humain, conclurent-ils. Tous trois connaissaient la technique de survie enseignée à tout nouvel arrivant en Amazonie française. Un seul arbre permet de se faire entendre aussi loin : le bois cathédrale, lorsqu'on frappe ses fins contreforts d'un bâton rigide. Jusqu'à un kilomètre, disait-on. Ils échangèrent un regard. Pas de doute, quelqu'un, quelque part, tentait d'attirer l'attention. Ils remballèrent leur paquetage, essorèrent leurs chaussettes et se laissèrent guider par le rythme monotone.

Ils gravirent une butte raide parmi les troncs humides et les jeunes pousses qui cherchaient la lumière pour rejoindre leurs aînés, marquant leur itinéraire au sabre. Un sous-bois sombre et dense. Les coups se faisaient plus audibles à mesure qu'ils avançaient, fébriles à l'idée de découvrir le disparu sain et sauf.

– TOC... TOC...

Ses collègues disaient donc vrai, pensa le militaire, celui-là connaît la jungle et toutes les méthodes pour y rester vivant. Ils cheminèrent sur une ligne de crête, durent franchir une forêt de lianes impénétrable, longèrent une crique\* étroite à l'eau cristalline.

Puis, soudain, plus rien. Un silence humide. Seuls persistaient les chants de la faune.

– On continue, ça venait de par là.

Ils parcoururent les derniers mètres qui les séparaient de l'arbre providentiel. Majestueux. Son tronc tout en contreforts pareils à des voilages filait vers le ciel, emportant avec lui quelques lianes noueuses. Mais, de présence humaine, aucune. Une odeur, en revanche, agressive et puissante. Les gendarmes mirent une main à la bouche. Aucun doute possible.

L'odeur de la mort. Toute proche.

Le Brésilien étouffa un soupir euphorique. Ils sont là, pensa-t-il, ils sont là ! Bientôt la fin du calvaire. *Obrigado Senhor !*

Vivant, il était vivant ! Amaigri, famélique, la vue troublée par le manque de sommeil, mais en vie. Le Seigneur, dans sa grandeur, en avait décidé ainsi, son heure n'était pas venue. Dans peu de temps, il retrouverait les siens, pourrait oublier ce cauchemar. Dans un an, il en rirait. Sur son exploitation agricole, avec enfants et petits-enfants. Un moment pourtant, il avait cru ne jamais les revoir. Y laisser la vie. Comme le Français...

Mais, en attendant, il fallait s'armer de patience. Rester camouflé derrière les branchages. Surtout ne pas bouger, au moindre bruit les hommes en uniformes pourraient le repérer. Il y en avait trois, il avait juste eu le temps d'apercevoir leurs tenues trempées avant de se cacher. Des gendarmes, sans doute. Il les entendait parler, dans un français qu'il comprenait mal. Ils allaient bientôt fouiller les alentours, lui devrait s'éloigner un peu plus, se fondre dans le sous-bois. Devenir invisible, un arbre, un caillou, une feuille morte. Il y parviendrait, se persuada-t-il. Il le fallait. Car s'ils mettaient la main sur lui, il risquait gros.

Ça y est, devina-t-il aux intonations de voix effrayées.

Ils avaient trouvé le cadavre.